This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HISTORY
ORD
ART

DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

3022605001

LES

TROIS TOMBEAUX

DE GÉRICAULT

1837-1884

PAR

ANTOINE ETEX

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

ÉMILE PERRIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD

BEQUEST OF

BENEDICT NICOLSON

1914 – 1978

LES

TROIS TOMBEAUX

DE GÉRICAULT

—

1837-1884

DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD

Héliog. Dujardin. Imp. L. Eudes.

PREMIER TOMBEAU DE GÉRICAULT, PARIS 1841,
au Musée de Rouen, 1846.

LES

TROIS TOMBEAUX

DE GÉRICAULT

1837-1884

PAR

ANTOINE ETEX

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

ÉMILE PERRIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

1885

DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD

LES TROIS TOMBEAUX

DE GÉRICAULT

1837-1884

Théodore Géricault est né à Rouen en 1791. Son père était un avocat fort médiocre; sa mère, Mlle Caruel, était fort belle et d'un esprit distingué. Mlle Caruel vivait avec sa fille; son salon à Rouen était le rendez-vous des hommes les plus remarquables de la ville : magistrats, hommes de lettres et artistes.

Tout enfant, Géricault avait montré des dispositions extraordinaires pour les arts du dessin. L'on raconte que sa passion pour les chevaux était telle, que l'on ne pouvait l'arracher de la boutique d'un maréchal ferrant leur voisin; et l'on ajoute qu'il peignit pour lui un cheval pour

lui servir d'enseigne. Un Anglais de passage à Rouen, l'ayant vu, lui en offrit 800 francs qu'il refusa. Lorsque le jeune artiste en herbe l'apprit, il lui dit : Vends-le donc, je t'en ferai un autre.

La famille de Théodore Géricault quitta Rouen et vint habiter Paris. Théodore fut mis en pension, puis au lycée Louis-le-Grand. Pas plus à la pension qu'au lycée, le futur maître peintre put se mettre aux études universitaires.

Il eut le malheur de perdre sa mère à l'âge de dix ans. Ce fut pour lui une perte irréparable, car son père n'avait pas les qualités essentielles pour le bien diriger. Aussi, l'élève du lycée se sentant libre, de cette liberté animale qui nous porte à la satisfaction de nos sens, le jeune adolescent, aussi passionné pour la peinture que pour les chevaux, partageait son temps les jours de congé entre le musée du Louvre et Franconi, ses deux admirations.

Ne pouvant le décider à se mettre sérieusement aux études littéraires, il fallut bien le retirer du lycée à l'âge de seize ans, pour le faire entrer

à l'atelier de Carle Vernet, le peintre de chevaux.

Je doute que cet excellent homme, peintre de talent, eut une grande autorité magistrale sur Géricault qui, lorsque son temps en dehors de l'atelier n'était pas employé à faire des copies au musée du Louvre, alors, si riche en chefs-d'œuvre, était toujours près des chevaux, courant après eux le crayon à la main. Les tableaux de Gros eurent sur lui une bien autre influence que ceux de Vernet.

Quoique Géricault, d'une nature timide s'il en fut, ait été forcément soumis aveuglément au culte de la peinture de Louis David, comme tous les élèves de son temps, *la Peste de Jaffa, Aboukir, Eylau,* tout ce que peignait Gros allait bien mieux au goût, au tempérament de Géricault. L'on dit même qu'il paya jusqu'à 1,000 francs pour copier l'esquisse du *Combat de Nazareth* de Gros, aujourd'hui au musée de Nantes. Au surplus, je le répète à dessein, Géricault était d'une modestie que l'on retrouve en général chez la plupart des hommes de génie.

Plus tard, il entra dans l'atelier de Pierre

Guérin qui avait su grouper autour de lui les élèves des meilleures familles, qui se piquaient d'honneur à sortir de ce débraillé, de ce dépenaillé, de ces mauvaises manières, de ce mauvais ton qu'affectaient de prendre les élèves de l'École des beaux-arts, pendant la Révolution, vers la fin de l'Empire et au commencement de la Restauration.

Géricault rencontra à l'atelier de Pierre Guérin : Léon Coignet, les Scheffer, Pierre Berton, Champmartin, Henriquel Dupont, etc. Et plus tard Eugène Delacroix, avec lequel il se lia, Eugène Delacroix était d'un moins fort tempérament que Géricault, moins robuste que lui, moins sculpteur, moins constructeur, moins architecte, bien moins grand dessinateur dans le sens de l'École académique.

Eugène Delacroix était bien autrement organisé que Géricault ; nerveux et délicat, plus fin, plus subtil, plus coloriste, en un mot, ayant un plus grand esprit, une pensée plus profonde, un génie plus étendu. Car Géricault, lui, n'était et n'est resté dans son œuvre superbe qu'un

athlète vigoureux, qu'un homme de cheval, plutôt qu'un homme de sentiments tendres et humains. Géricault est un peintre de force, un lutteur excessivement robuste... Tandis qu'Eugène Delacroix, lui, était toujours dans un état maladif, surexcité par la fièvre de la composition dicturale expressive et poétique, qui ne le quittait jamais.

Géricault n'avait guère passé plus de six mois à plusieurs reprises à l'atelier des élèves de Pierre Guérin, où il étonna ses condisciples par certaines études peintes d'une manière excentrique. En 1812, il loue une boutique sur le boulevard Montmartre, et dans cette boutique qui lui sert d'atelier, il se met à peindre de rage son *Chasseur à cheval* qu'il envoie à l'exposition.

Cette peinture énergique, aussi puissante par le dessin que par la couleur, et d'une touche si sûre, fit sensation. Les maîtres artistes d'alors, les quatre G : Gros, Gérard, Guérin, Girodet, membres du jury, sous le sceptre de leur maître Louis David, donnèrent une médaille d'or à

Géricault. Mais son tableau ne lui fut point acheté, ce qui le découragea et le fit se jeter dans les plaisirs mondains en compagnie de son ami Dedreux-Dorcy.

Poursuivant ses études du cheval, il peignit d'une manière magistrale ses admirables études de chevaux que tout le monde amateur d'art connaît. Puis, en quelques semaines, il brossa son colossal *Cuirassier blessé*, qu'il envoya au Salon de 1814.

Cette toile eut moins de succès que la première exposée en 1812, malgré ses qualités gigantesques ; elle vint rejoindre dans l'atelier du peintre celle du *Chasseur à cheval*, au grand désespoir de Géricault qui, pour se consoler sans nul doute, s'engagea dans le beau, l'élégant régiment à cheval des mousquetaires rouges. Malgré tout le plaisir qu'il devait y trouver, vivant gaiement au milieu des jeunes gens de noblesse et des chevaux, l'on peut supposer sans se tromper que Géricault, regrettant la perte de sa liberté, s'empressa de quitter la carrière militaire sitôt après son congé obtenu par le licenciement

de ce beau régiment royaliste des mousquetaires rouges.

L'art de dessiner sur la pierre lithographique venait d'apparaître. Géricault, comme presque tous les artistes de son temps, se mit à la lithographie. C'était pour lui l'occasion de revenir à ses études favorites. Cette découverte toute moderne fit sensation et devint à la mode. Peu d'artistes résistèrent au plaisir de se voir reproduits par eux-mêmes sans le secours des traducteurs.

Cette belle découverte d'Aloys Senefelder, un peu délaissée aujourd'hui, fut bien longtemps à se faire accepter, en France, par la gravure sur bois qui l'a détrônée : le nombre fabuleux des épreuves obtenues par le moyen des clichés de plomb, puis par les merveilleux produits photographiques, donne des tirages sans limites. Néanmoins, nous devons de beaux ouvrages à la lithographie; et quand cette découverte ne nous aurait servi qu'à nous conserver la belle suite si remarquable des chevaux de Géricault, lithographiée par lui, tant en France

qu'en Angleterre, et aussi les œuvres de Charlet, de Gavarni, de Decamps, de Hippolyte Bellangé et de tant d'autres artistes, nous lui devrions de la reconnaissance.

De 1814 à 1816, Géricault travailla peu. Un amour funeste troublait sa vie. Pour échapper à ce cruel amour, à ce malheur, il partit seul pour l'Italie en octobre 1816. Il espérait que la vie de touriste qu'il allait mener, l'étude des grands maîtres qu'il aimait tant, auraient raison de sa maladie d'amour. Il n'en fut rien.

En 1816, le voyage d'Italie pour un artiste était obligatoire; aux yeux du public, c'était sa consécration. L'École de France à Rome était arrivée à l'apogée de ses succès. Le titre de prix de Rome, qui est peu de chose aujourd'hui, comptait alors pour beaucoup. La carrière d'un artiste était faite lorsqu'il avait obtenu ce prix de Rome. Depuis que tant d'écoles d'art sont ouvertes, que les moyens d'enseignement sont mis à la portée du premier venu (que le sentiment court les rues, disait notre maître Ingres, il y a quarante ans), il n'y a plus qu'à vouloir

un tout petit peu, pour se voir couronné, pensionné. Aussi qu'arrive-t-il? c'est qu'attirés par tant d'appâts qui flattent leur vanité, vous avez ouvert la voie à tant de médiocrités, que vous en êtes débordés...

Des distinctions, des récompenses sérieuses, il n'y en a plus. Vous les avez si facilement prodiguées! Mais, avec votre système de prétendus encouragements, vous avez créé une foule d'artistes. Qu'en ferez-vous? Avez-vous des travaux successifs à leur commander? D'un cœur léger vous avez sorti de leur état qui les faisait vivre honorablement un peuple de braves jeunes gens, que la misère fera retourner chez eux, dans leur famille qui habite des petites villes en province, des villages, des hameaux. Là, bravement dégrisés de cette vie d'intrigues et de déceptions, ils retourneront avec bonheur à la charrue de leurs ancêtres, à l'établi du menuisier, à l'étau du serrurier de leur père où, tout enfants, ils s'exerçaient pour s'amuser. Voilà ce que feront les plus sages et les plus honnêtes; quant aux autres, il faut, puisqu'ils ne veulent rien entendre, les laisser

accomplir leur triste destinée, croupir, s'empoisonner dans leurs ateliers malsains.

Déjà, avant 1830, j'avais pu faire entendre raison à un malheureux jeune homme qui allait vendre sa métairie qui le faisait vivre en plein air au milieu des champs pour venir à Paris se faire artiste : ce malheureux jeune homme m'était recommandé par M. Royer-Collard. Après une semaine passée à mon atelier, un soir, en le quittant, je crus de mon devoir de ne lui rien cacher sur les déceptions qui l'attendaient et de la misère qui en serait le couronnement. Dans son doux rêve, il me résistait. Mais heureusement pour lui, il avait une certaine dose de bon sens : la nuit lui porta conseil et avant cinq heures du matin, le lendemain, il vint sonner à ma porte, m'éveillant pour me dire qu'à l'heure même il retournait à ses travaux des champs. Un an après, il m'écrivait pour m'annoncer son mariage, se disant heureux et tout reconnaissant du service que je lui avais rendu... A vrai dire, malgré les succès obtenus dans les arts par beaucoup de mes élèves, reconnus ou inconnus pour tels, je

mets le sort de mon laboureur fort au-dessus de tous les autres, car celui-là ne m'a pas fait souffrir en le voyant commettre toutes ces petites infamies, ces intrigues qui sont l'essence même de la vie d'un artiste de notre temps qui veut à tout prix faire parler de lui, avoir des succès! Quels succès, grands dieux, quels succès!!! Mais les malheureux! Plus ils semblent monter en prétendus honneurs, et plus leur intelligence, leur moralité s'abaissent jusqu'à ne plus pouvoir regarder en face un honnête homme, comme l'on dit vulgairement, dans le blanc des yeux. Ce qui veut dire qu'avec leurs finasseries et leurs petites saletés... il leur est impossible de supporter le regard d'un honnête homme! Ce simple et honnête regard les *trouble* et les *désarçonne*. Il leur faut un effort très visible pour se remettre en selle, retrouver leur aplomb et pouvoir continuer leurs petits boniments.

Pour en revenir à cette folle prétention de gouverner les arts, il faut convenir que ce n'est pas chose si facile que de se faire le dispensateur, le souverain juge d'une œuvre d'art. Et j'étonnerai

bien des gens en disant, avec tout le respect que méritent ces messieurs, que M. de Lamartine chantait faux et battait la mesure à contre-temps; que M. Guizot n'avait pas le sentiment vrai de l'art et que M. Thiers n'en avait que la fantaisie bourgeoise; à preuve, sa collection qu'il a léguée au musée du Louvre. Que de choses il y aurait à dire sur ce qui se passe à ce musée dit national! Maison meublée où certaines personnalités audacieuses et remuantes s'adjugent nos premiers chefs-d'œuvre en statuaire. Ils les maquillent, suivant leur caprice, avec l'onction d'un pontife de l'art. Privant le public, privant les artistes de la vue de ces divins morceaux pendant des années, sous le fallacieux prétexte de les arranger à leur goût, toujours aux frais de l'État. Combien j'ai entendu d'artistes, de sincères amis du beau, se plaindre, être scandalisés de ne plus retrouver, après trois ans d'absence, leur victoire dite Samothrace! Tout ce qui nous charmait, nous artistes, en contemplant, en étudiant ces chefs-d'œuvre, a complètement disparu.

A l'endroit où ce morceau de sculpture est placé aujourd'hui, et avec tant d'emphase et de prétention, l'on chercherait en vain certains morceaux de ce qui nous a transportés d'admiration, de ce qui nous a tant émus, lorsque cet adorable morceau de la statuaire grecque était tout simplement placé dans une des salles du rez-de-chaussée au musée des antiques.

Mais revenons à notre cher Géricault qui était doux, aimable et bon.

Et fort heureusement pour nous, notre Géricault fut assez riche pour suivre dans l'art sa voie à lui, avec toute l'indépendance nécessaire à sa nature si vibrante et si expansive.

Il emporta, dans son voyage d'Italie, quelques lettres de recommandation qui lui avaient été remises à Paris avant son départ, notamment par son maître Pierre Guérin qui avait laissé beaucoup d'amis en Italie.

C'est à Florence qu'il débarque. Il y fut on ne peut mieux accueilli. Ce qui prouverait combien cette bienveillante courtoisie est le fond du caractère florentin, c'est qu'en lisant les lettres de

Géricault à ses amis sur son séjour à Florence, je retrouve exactement tout ce qui m'y est arrivé en 1830. Pourtant Géricault ne resta guère plus d'un mois à Florence. A la chapelle de San-Lorenzo, les tombeaux des Médicis, de Michel-Ange le transportèrent d'admiration. Cette puissante sculpture était bien faite pour l'empoigner à fond.

Les peintures des cloîtres, si admirables pourtant, l'œuvre de Masaccio, d'Angelico de Fiesole et de tant d'autres maîtres primitifs ne disaient pas grand'chose à ce fier athlète. Je doute même qu'il soit allé à Pise, à Pompéia, à Pestum. Et cela se comprend : Géricault était taillé pour peindre de grandes surfaces, en faisant sortir des corps vivants des murs.

Pour Géricault si vivant, ces peintures murales de la vie religieuse et contemplative, c'était pour lui presque la mort. Étant, par don naturel, à la fois architecte, sculpteur et peintre, c'était surtout, et avant tout, la vie extérieure et pittoresque qui l'impressionnait.

Rome instinctivement l'appelait. Au surplus,

lui qui avait tant besoin de n'être jamais seul, il allait à Rome retrouver des artistes qu'il avait connus à Paris : les sculpteurs, prix de Rome, Giraud, qui a rapporté de Londres les bas-reliefs du Parthénon de Phidias qu'il a fait mouler à ses frais ; David d'Angers, notre cher maître Pradier ; puis, les peintres Forestier et Schnetz surtout, dont le talent sincère était très sympathique à Géricault. Après s'être nourri des peintures sublimes de Michel-Ange à la Sixtine, de celles de Raphaël à l'église de la Pace, ce qui surtout le remit complètement dans son milieu à Rome, ce furent les courses des *chevaux libres*, dites Barberis.

De ces courses si nouvelles pour lui, où hommes et chevaux luttent de force et d'adresse, par des mouvements extra-naturels, Géricault fut tellement enthousiasmé, qu'il fit jusqu'à six compositions dessinées, sans compter ses tableaux et ses esquisses peintes ; ce sont autant de chefs-d'œuvre.

Jamais jusque-là, il n'avait trouvé ailleurs des sujets à traiter, qui fussent plus en rapport non

seulement à son tempérament, mais encore avec toutes ses études faites depuis son enfance. Sans y songer, dans ces admirables compositions, dans ces dessins exquis, il nous enseigne à voir l'art simplement, naïvement, par la ligne, par la forme et par l'effet, architecture, sculpture, peinture, toujours inséparables, enfin, l'art simple et vrai tel qu'il a été compris par Phidias, par Michel-Ange, par tous les maîtres, jusqu'à notre Puget; et aussi, par tous ceux qui de près ou de loin se rapprochent, dans leurs ouvrages, de ces divins modèles qui ont eu la nature pour modèle et leur génie pour la reproduire dans sa beauté, dans sa grandeur.

Malgré l'attrait de ses succès à Rome où ses études lui donnaient parmi les artistes contemporains déjà une place à part, Géricault ne put résister à rester plus longtemps éloigné de Paris et de celle qu'il aimait, et qui, malheureusement, n'était pas libre! Au bout d'une année de séjour à Rome, il revint à Paris. Sur sa route, à Sienne, il rencontra son ami M. Dedreux-Dorcy qui venait pour le retrouver à Rome. Ils se séparèrent

à regret, l'un continuait son chemin vers Rome, l'autre vers Paris.

Cette femme qu'il aimait tant l'attendait! Mais elle était mariée, ils ne pouvaient se voir que rarement et difficilement... Néanmoins, de cet amour adultère naquit, en 1818, un enfant du sexe masculin, inscrit à la mairie du XIe arrondissement comme né de père et mère inconnus. L'enfant de Théodore Géricault ne fut autorisé à porter le nom de Géricault que par une ordonnance royale datée de 1840. Et ce fut le père de Géricault qui en prit soin dès sa naissance. Les études qu'il avait faites à Rome, la vue des œuvres des peintures murales lui donnaient l'envie d'exécuter un grand ouvrage. Géricault, l'âme troublée et sous le coup du remords, entreprit sa grande œuvre, *le Radeau de la Méduse.* Il rompit avec le monde et cessa toutes relations. Il vint s'installer, dès lors, rue du Faubourg-du-Roule, dans une grande salle qui lui servit d'atelier, salle qui se trouvait en mitoyenneté avec l'hôpital Beaujon, ce qui lui donna l'occasion d'étudier les diverses physionomies de

la douleur, d'après les malades, et d'avoir à sa disposition des cadavres que lui procuraient les internes de l'hôpital Beaujon. Ayant rompu avec le monde des plaisirs, pour ne pas succomber à la tentation, il s'était fait raser la tête. Ses beaux cheveux blonds qu'il entretenait avec tant de soins furent sacrifiés.

L'atelier de Géricault était un vrai charnier, dont l'odeur infecte en protégeait l'entrée contre les visiteurs indiscrets, contre les curieux oisifs, si nombreux à Paris en 1818.

Géricault n'avait attaqué sa grande toile représentant *le Radeau de la Méduse* qu'après des études sans nombre. Depuis deux ans cette catastrophe était le sujet de toutes les conversations ; tout Paris ne parlait alors que de ce naufrage épouvantable, et l'histoire, le récit de cet horrible drame en mer, suivi de ses horreurs, où les survivants en furent réduits à se manger pour ne pas mourir de faim, le livre écrit par l'une des victimes échappées au désastre, M. Corréard, venait de paraître. C'est dans ce tableau, c'est sur cette toile qu'il peignit ces fameux

morceaux, où la science de l'anatomie le dispute à l'art de modeler du sculpteur, et le grand style du dessin si savant du radeau prouve les connaissances de Géricault dans l'art de l'architecture navale.

Ce tableau, que tout le monde connaît, n'eut point de succès à l'Exposition de 1819. L'impression générale fut mauvaise, disent les journalistes du temps. L'on donnait alors deux prix à chaque Salon, l'un de 10,000 francs, l'autre de 4,000. Le tableau de la *Méduse* de Géricault ne fut mis que le onzième sur la liste des artistes appelés à se disputer le prix d'honneur.

Malgré sa modestie, Géricault se sentit profondément blessé. Il obtint néanmoins une médaille et une commande de 6,000 francs, payables en deux années. Le sujet était un *Sacré-Cœur de Jésus*. Il passa sa commande à Eugène Delacroix, qui en fit une *Notre-Dame des Douleurs*.

Mais le tableau de la *Méduse* restait toujours chez l'auteur. Il faut dire, à l'honneur de M. le comte de Forbin, que, jusqu'en 1823, il revint continuellement à la charge pour le faire acheter

par la Maison du Roi. Et en novembre 1824, après la mort de Géricault, il aurait voulu en faire l'acquisition à la vente publique faite aux enchères à l'hôtel Bullion. N'ayant pu obtenir que 5,000 francs sur le crédit annuel et l'enchère ayant été mise à 6,000 francs, le tableau fut adjugé à M. Dedreux-Dorcy, avec 5 francs de surenchère, pour 6,005 francs. M. de Forbin, ayant obtenu les 1,005 francs qui lui manquaient, remboursa les 6,005 francs à M. Dedreux-Dorcy.

Et voici comment l'une des toiles qui font le plus grand honneur à l'École française moderne fut conservée à notre musée national du Louvre.

En 1820, sous le coup de ce non-succès, dominé par ses chagrins, il partit pour l'Angleterre avec Charlet. Charlet m'a raconté que Géricault, à Londres, avait tenté de se suicider. Un Barnum du jour lui avait offert d'exposer à Londres son tableau du *Naufrage de la Méduse*, ce qui lui procura un bénéfice d'une vingtaine de mille francs. La vie anglaise plaisait à Géricault; il

s'installa à Londres et y fit ses belles lithographies d'études de chevaux. N'avait-il pas sous les yeux les admirables modèles qui semblaient ne travailler et ne vivre que pour lui ; le peintre qui devait si bien les rendre dans leur caractère, dans leurs mouvements et dans toutes leurs allures? Il fit aussi des aquarelles et quelques bons tableaux de chevalet, entre autres celui du *Derby d'Epsom en 1821*, qui est au musée du Louvre depuis quelques années seulement.

Sans exagérer, l'on peut dire que Géricault a fait la découverte du cheval, car en peinture, avant lui, le cheval n'existait pas.

Parmi ces excellents ouvrages produits pendant son séjour à Londres, je mets en première ligne ses *Chevaux qui se battent dans une écurie*; c'est complètement beau, c'est un chef-d'œuvre de style et de dessin. La pierre lithographique où était dessiné ce chef-d'œuvre ne put tirer que trois ou quatre exemplaires. Heureusement ce beau travail, grâce aux belles photographies de M. Braun, nous est conservé et peut se reproduire; avec vingt-cinq autres belles œuvres du

même maître ces photographies viennent orner le beau livre que M. Charles Clément a consacré à la vie et à l'œuvre de Géricault. Avant peu tous les amateurs d'art auront ce bel ouvrage dans leur bibliothèque. Et, en écrivant cette notice biographique avec mes souvenirs personnels, je suis heureux de rendre à M. Clément ce que je lui ai pris.

Lorsque l'on se met à étudier Géricault, ce maître moderne si Français, on se sent pris d'une admiration telle que l'on aime autant l'artiste que l'œuvre elle-même... Cette vie si courte, cette œuvre si vivante et si belle, font que cet homme de génie nous intéresse et nous touche profondément, car cet homme, par ce que l'on sait de la vie de cet être prédestiné, QUI AVAIT TOUT EN LUI et pour lui, A QUI TOUT A MANQUÉ de ce qu'il aimait le mieux, pendant toute sa vie de lutte, de travail et de douleur. Il n'a pu qu'étant enfant connaître les baisers de sa mère, qu'il avait perdue trop jeune, mais dont la mémoire était restée constante à son esprit; enfin les mille soins d'une tendre mère ont manqué à ce fils malheureux.

L'œuvre de Géricault a eu une très grande influence sur les artistes ses contemporains. Eugène Delacroix lui a beaucoup emprunté. Barye, le sculpteur, simple élève de Bosio et de l'École des beaux-arts, n'eût jamais modelé ses animaux sans le souffle du jeune maître, qui lui imposa son génie. Il ne faut pas être injuste non plus envers le peintre Gros, qui a tant appris à notre cher Géricault.

L'influence de Géricault se fait sentir chez la plupart des peintres et des sculpteurs modernes, qui obtiennent en le copiant leurs plus grands succès. J'eus à ma disposition un petit dessin à la plume de Géricault; ce dessin, grand comme le pouce, représentait, avec son piédestal, une statue équestre de François Ier. Puis, Ary Scheffer me prêta un cahier de croquis de Géricault, où il y a des dessins d'une grande beauté. Ary Scheffer m'y ayant autorisé, j'ai pris une vingtaine de ses sujets, en les calquant au crayon de mine de plomb sur du papier végétal. Toutes les fois que je regarde ces beaux dessins, ces simples traits, je suis émerveillé, je me sens

fasciné par l'admiration. Que c'est donc bon d'aimer et d'admirer !

Charlet, qui était parti avec Géricault en 1820, resta peu de temps à Londres. La vie anglaise n'allait point à Charlet, à ses habitudes journalières. Cet enfant de la giberne, fils d'un dragon et d'une vivandière, aimait avant tout sa barrière avec son ami Bellangé et le gros capitaine Billoux, son pichet de vin bleu, ses invalides, ses troupiers, cavaliers et fantassins, avec leurs bonnes amies les bonnes d'enfants, sans oublier les nourrices et leurs nourrissons. Ces tableaux si vivants faisaient rire Charlet jusqu'aux larmes ; c'était sa vie. Cette vie sans contrainte, c'est le repos du travailleur français, du bohème de l'art. Tel était Charlet, un finaud pourtant, un roublard, un Parisien, ce chauvin, né malin, et si souvent dindonné !

Géricault resta trois ans en Angleterre, y gagnant assez d'argent pour ne pas toucher à ses revenus, ce qui lui parut fabuleux, en comparant ce qu'il avait gagné depuis dix ans à Paris : zéro. Mais son séjour en Angleterre avait

altéré sa santé. Heureux de retrouver ses amis à son arrivée à Paris, il se laissa entraîner par son ami Dedreux-Dorcy à quelques spéculations malheureuses. Il prit même deux sixièmes dans une entreprise de pierres artificielles. Et c'est un matin, en allant seul à cheval visiter cette usine à Montmartre, qu'il fit une chute si malheureuse que, lancé par une ruade de son cheval sur un tas de pierres, le nœud qui attachait les deux pattes de son pantalon vint heurter l'épine dorsale.

Il se releva tout meurtri, et, malgré sa douleur, il remonta à cheval. Mais, arrivé chez lui, il dut se mettre au lit. Un médecin qu'il avait consulté lui conseilla de l'exercice.

Plus amateur du sport qu'avant son voyage en Angleterre, il alla voir les courses au Champ de Mars; il montait son cheval favori, un double poney anglais, qui était un animal aussi vigoureux que difficile. Par une fatalité, son cheval lancé au galop, dans un choc terrible avec un autre cavalier, lui donna une secousse tellement forte, que son abcès se rouvrit. Forcé de garder le lit, s'ennuyant chez lui, il alla chez son ami

Dedreux-Dorcy; au bout de quelque temps, se sentant mieux, il se crut guéri et retourna à son atelier de la rue des Martyrs, commettant imprudence sur imprudence, jusqu'au jour où il fut cloué sur son lit de douleur... L'agonie dura plus d'une année, avec des crises terribles, des douleurs, des souffrances atroces. Son bonhomme de père, ses amis, ses élèves, lui prodiguèrent tous leurs soins; ils se relayaient la nuit afin qu'il ne manquât de rien. Malgré tous les efforts combinés de ces nobles cœurs, la maladie terrassa notre cher athlète, et, dans une crise, il expira le 26 janvier 1824. Il était âgé de trente-trois ans. Pendant vingt ans, Théodore Géricault s'était livré à de fortes études : ses beaux dessins, faits à la plume et à la sanguine, que l'on a placés dans la salle de la Bibliothèque de l'École des beaux-arts, prouvent la puissance de cet artiste, qui était appelé à faire de si grandes choses, et à rester, peut-être, le plus grand artiste du XIXe siècle.

Cette mort prématurée fut une grande perte pour l'art et pour ceux qui ne veulent pas ad-

mettre que l'on puisse être un grand peintre sans être en même temps un *sculpteur et un architecte*. Nous citerons le cheval écorché de Géricault qui, depuis qu'il est connu, sert de modèle à tout artiste qui veut apprendre à dessiner et à construire un cheval; ce besoin de palper la forme, de la modeler en relief, devient tel, chez un artiste bien doué, que nous voyons Géricault, prenant son couteau et, sur un moellon tendre du mur de son atelier, sculpter ce petit bas-relief représentant un homme arrêtant un cheval. Ce morceau de sculpture est digne de la frise du Parthénon d'Athènes.

Je me rappelle combien la mort de Géricault produisit d'effet sur nous, jeunes élèves. Ce fut une grande sensation dans tous les ateliers de Paris, et la vente de ses œuvres à l'hôtel Bullion fut un événement extraordinaire dans le monde des arts et dont on parla pendant longtemps. Chez moi, ce souvenir, depuis soixante ans, n'est pas complètement effacé. Dès son entrée à l'atelier de Pierre Guérin, l'influence de Géricault sur ses camarades fut telle, que le maître était obligé

de leur dire : « Mais ne cherchez donc pas à l'imiter ; il a en lui le tempérament de trois artistes, et vous ne pouvez que vous casser le cou en voulant le suivre. » La même idée me fut dite par Gérard à propos de E. Delacroix, qu'il comparait à un chat marchant sur un faîtage de toit aigu sans avoir de vertige.

Théodore Géricault fut aimé de tous ceux qui l'ont connu. Et bien qu'il fût d'une grande bienveillance dans ses jugements sur les œuvres des autres artistes, certains d'entre eux l'agaçaient par leurs succès. L'heureux Picot lui prenait sur les nerfs, comme à nous autres M. Cabanel. Un jour, Horace Vernet l'avait entraîné malgré lui à l'atelier de Picot, leur voisin, qui peignait un tableau d'Amours et de femmes demi-nues et vêtues de tuniques à la Tallien. Justement au moment où Horace Vernet était venu le chercher, Géricault était à peindre un morceau qui l'intéressait ; lorsqu'il rentra reprendre sa palette et ses pinceaux, il ne put s'empêcher de dire devant ses élèves : « Est-il assez embêtant, ce Picot avec ses figures de brodeuses ! Horace avait bien

Heliog. Dujardin. Imp. L. Eudes.

DEUXIÈME TOMBEAU DE GÉRICAULT_1846.
au Musée Carnavalet. 1884.

DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD

besoin de me déranger pour de telles niaiseries ! »

Il fut porté au cimetière du Père-Lachaise et son corps fut déposé provisoirement dans le caveau de la famille Isabey, quoique son père eût acheté à perpétuité un terrain de deux mètres pour y enterrer son fils. Ce ne fut qu'en 1826, lorsque son père vint le rejoindre après sa mort, que les deux corps furent enterrés l'un à côté de l'autre ; son père, avant sa mort, ayant acheté un second terrain de deux mètres pour lui, afin de rester encore auprès du fils si tendre et si bon qu'il avait tant aimé !...

L'on ne s'explique pas trop comment ces deux corps, celui du père et celui du fils, appartenant tous les deux à des familles riches, aient été simplement enterrés en pleine terre, comme les malheureux de la fosse commune. Et la place où ils reposent tous les deux était restée sans le moindre signe — pas même une croix de bois ni leurs noms, depuis 1826 jusqu'en 1841 — jusqu'au jour où fut placé mon premier tombeau.

C'est en 1837 que commence l'histoire des trois tombeaux de Géricault que je vais me per-

mettre de raconter au lecteur, me recommandant à toute son indulgence, car c'est une tâche bien difficile que de parler de soi. Mais cette fois encore, comme toutes les fois que moi, un ignorant, j'ai dû prendre la plume, c'était pour me défendre et non pour attaquer. Et si la méchanceté des habiles a su me poser comme un ambitieux provocateur, cela ne m'empêchera pas d'accomplir mon devoir.

En 1837, travaillant aux sculptures d'un monument funèbre, celui de la famille Leharivel du Rocher, et dont l'architecte était un camarade, M. Fourdrin, un jour, après mon déjeuner, pendant une de mes promenades solitaires dans les allées du cimetière, je cherchais le lieu où reposaient les restes du jeune maître qui m'a le plus vivement impressionné dans ma jeunesse, afin de lui porter une couronne sur sa tombe, en signe de mon hommage reconnaissant. J'eus beau chercher et interroger les gardiens, aucun ne put me dire où était placé le tombeau du peintre Géricault. Enfin, j'allai trouver le conservateur du cimetière qui, ayant consulté ses registres, me

DEPT. OXFORD

fit conduire à une place vide, où les passants et les ouvriers du cimetière foulaient le sol. Il n'y avait rien que la terre nue, pas le moindre objet qui pût faire respecter la place où étaient enterrés les deux corps. Et cela durait depuis bientôt quinze ans. Et Géricault et son père étaient morts riches, disait-on, et notre cher artiste avait laissé beaucoup d'amis, disait-on encore! Indigné autant que honteux de cet abandon, de retour de mon travail, après le modeste dîner pris avec ma petite famille, je m'habillai et, prenant une voiture, je me fis conduire rue de la Tour des Dames, chez Horace Vernet, que je trouvai dans son salon, jouant aux cartes avec le général algérien Yousouf. Le général Yousouf ouvrait de grands yeux et paraissait fort étonné de mes véhémentes sorties contre les amis de Géricault et leur coupable oubli. Mme Horace Vernet vint en aide à son mari et à son gendre, Paul Delaroche, qui se trouvait avec sa jeune femme, Mme Paul Delaroche. Louise Vernet, charmante jeune femme, que j'avais connue jeune fille à la villa Médicis en 1831, Mlle Louise Vernet était

alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. « Mais la famille de Géricault était riche du côté de son père aussi bien que du côté de sa mère, me cria Mme Vernet, et les amis de Géricault ont dû craindre de blesser les deux familles en intervenant. » A quoi je dus répondre : « Tous ceux qui rendent justice au talent du grand artiste, qui admirent ses œuvres ne peuvent accepter comme un fait accompli que la place où il repose au cimetière du Père-Lachaise ne soit pas marquée. En 1838, l'on refusait une tombe à Géricault. (En 1880, l'on érige deux statues à un Flandrin qui a déjà un monument en marbre à l'église Saint-Germain-des-Prés. Corneille et Molière ont attendu leurs statues pendant deux siècles.)

« Pour votre honneur, messieurs, pour l'honneur de nos confrères, l'auteur du tableau de la *Méduse* doit avoir son tombeau. »

M'apercevant d'une certaine froideur chez ces messieurs, j'ajoutai que pour faire cesser ce scandale j'étais venu pour les prévenir que dès ce jour une commission était formée et qu'elle

était composée de six membres, tous amis de Géricault : MM. Horace Vernet, Charlet, Eugène Delacroix, Léon Coignet, Paul Delaroche et Ary Scheffer; enfin j'étais venu leur demander s'ils acceptaient de faire partie de cette commission? Son but est d'élever un tombeau à Géricault au Père-Lachaise, à l'endroit même où ses restes reposent. Voici comment : une souscription et un concours sont ouverts à l'étude de Me Vavin, notaire, 7, rue de Grammont, et de Me Aubry, son successeur. Plusieurs centaines de francs ont déjà été souscrites et le 10 avril 1838, délai fatal, la commission s'assemblera pour juger les modèles et les projets envoyés à ce concours. Dès le lendemain, 12 novembre 1837, les journaux annonceront à la fois et la souscription et le concours, ainsi que les noms des six membres du comité d'exécution de ce monument.

J'avais entrepris cette tâche avec autant d'amour que de désintéressement; je ne comptais pas même prendre part à ce concours, lorsque j'appris, l'avant-veille du jugement du concours,

que, quoique beaucoup d'artistes fussent venus s'informer de la somme mise à leur disposition, il leur avait été répondu que, sur la liste des souscriptions il n'y avait pas plus de 1,100 francs.

Un petit nombre d'artistes se décida de prendre part à ce concours, en y envoyant soit des projets d'architectes, soit des modèles de sculpteurs. J'appris cette triste nouvelle deux fois vingt-quatre heures avant le 10 avril; aussitôt je me mis à composer, à modeler et à mouler deux modèles en plâtre que j'envoyai à ce concours. Ce fut celui, le dernier que j'exécutai, qui fut choisi à l'unanimité... Il représente Géricault couché sur son lit de douleur, la palette à la main, en peignant jusqu'à sa dernière heure. Sur la face du piédestal est un bas-relief qui reproduit son tableau des naufragés de *la Méduse*. L'autre était un simple buste porté sur un piédestal orné d'un bas-relief. Les six juges du comité, ayant pris connaissance de la dépense en lisant le pli cacheté qui accompagnait les projets, promirent de s'occuper de faire venir des adhérents à l'œuvre. Mais, depuis ce jour, ces messieurs s'en

occupèrent fort peu ; ils payèrent pourtant leurs cinquante francs souscrits par chacun d'eux, ce qui n'arriva pas à tant d'autres souscripteurs beaucoup plus riches. Charlet et Léon Coignet furent ceux qui s'employèrent avec le plus de zèle et le plus vif intérêt. Charlet fit des démarches auprès de ses amis ; il m'aida de ses conseils ainsi que Léon Coignet qui, en outre, me donna un bien digne témoignage de son estime en envoyant les élèves de son atelier en corps pour visiter, à mon atelier, le tombeau de Géricault, avant qu'il fût envoyé à l'exposition.

Cette visite sympathique des élèves de M. Léon Coignet me toucha sensiblement. Donc, merci à la mémoire de M. Léon Coignet. Pour l'exécution de ce tombeau, qui dura trois ans, et pour faire face aux frais de cet ouvrage important, je dus emprunter quatorze mille francs sur mes ateliers.

Comme premier hommage à la mémoire de Géricault, avant de placer ce tombeau au cimetière du Père-Lachaise, je l'envoyai au Salon

de 1841. Ce tombeau alors, à l'exposition, fut un succès pour moi. A la suite de ce concours, je reçus même la croix de la Légion d'honneur. Mais tout le monde n'approuvait pas cet hommage qui, à mon avis, n'était qu'un acte de réparation et de justice tardive rendus à Géricault, à ce jeune artiste mort si prématurément. Cet hommage si simple parut alors excessif à certains contemporains, et notre maître Ingres ne nous pardonna jamais d'avoir érigé une statue à CET HOMME, disait-il en RUGISSANT!!...

Les journaux ayant annoncé que le tombeau exposé allait être porté au Père-Lachaise et placé à l'endroit où le grand artiste était inhumé depuis 1826, je m'attendais naturellement à voir apparaître quelques personnes de sa famille. Mais aucun membre n'assista au placement du tombeau de Géricault.

Pour ménager les convenances et ne pas éveiller les susceptibilités, je m'arrangeai pour ne rien toucher à la terre qui avait reçu les deux cercueils, celui du père et celui du fils. A soixante-dix centimètres de profondeur je creusai et je

déblayai les terres pour les remplacer par un massif de mortier en béton. Au mois de juin, après le Salon de 1841, je fis placer sur ce massif le monument tel qu'il avait été exposé au musée du Louvre et publié dans le *Magasin pittoresque* et dans le journal *l'Artiste* en 1841.

Vers le milieu de septembre, étant à la campagne à Orsay, un peu souffrant, et m'occupant d'un projet de monument d'*architecture-sculpture*, j'eus la visite d'un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, qui s'annonça comme étant le fils naturel de Géricault et en portant le nom. Il venait pour me remercier du tombeau que j'avais fait et qu'il venait de voir placé au cimetière du Père-Lachaise, où il était l'objet de visites fréquentes et très sympathiques des touristes, visiteurs français et étrangers. Je regardai attentivement ce jeune homme; je ne savais pas alors que Géricault eût un fils. Ce jeune homme, simplement vêtu, assez petit de taille, manquait de distinction; sa tête, ronde et carrée tout à la fois, avait un caractère insignifiant; la teinte de son visage avait la couleur locale des sujets japonais.

Le nez était assez court et ne rappelait en rien le beau nez de son père présumé, la bouche non plus ; mais l'œil et les sourcils me rappelaient assez ceux du grand artiste.

Depuis 1841 je ne revis plus ce jeune homme, que je ne vis que cette seule fois, et qui me parut fort timide.

En 1846, il y avait cinq ans que le monument de Géricault était placé au cimetière du Père-Lachaise, lorsque le peintre Hippolyte Bellangé, l'ami de Charlet, son inséparable, alors conservateur du musée de Rouen, vint me trouver pour me dire que le marbre de la statue de Géricault souffrait beaucoup de notre climat, que la gelée, le dégel et la neige attaquaient le marbre, et que si je tenais à conserver cette statue il fallait me décider à la donner au musée de Rouen, Rouen étant la ville où Géricault était né.

Bellangé n'avait que trop raison, et je dus me rendre à l'évidence. Le marbre que j'avais employé pour la statue était tendre; il ne pourrait résister longtemps, et, avant cinquante ans, il ne resterait presque rien de ma statue de Géricault.

Je laissai donc aller à Rouen le tombeau n° 1. Mis au chemin de fer, il fut décapité, dans le court trajet de Paris à Rouen, par un choc du wagon qui le portait, et j'allai à Rouen pour le restaurer. C'était le deuxième voyage que j'avais dû faire pour cet objet. Depuis, j'ai dû y retourner plus de dix fois, toujours pour Géricault et pour le même sujet.

Le monument parti pour Rouen, je ne pouvais laisser la place vide. J'avais exécuté, en marbre français de Saint-Béat, un petit monument d'architecture de deux mètres environ de hauteur, orné d'une palette sculptée que recouvre une branche de cyprès ; une fleur d'immortelle croît au bas de la palette. Plusieurs fois, des architectes, hommes de mérite, ont bien voulu me dire quelque bien de ce petit édicule.

Un jour, lorsque j'habitais à l'Institut, j'eus la visite d'un artiste, un souscripteur à *cinquante centimes*, mais qu'il avait *payés, lui*, chez le notaire Aubry. Il venait me menacer de me faire un procès pour avoir enlevé le tombeau de Géricault du cimetière du Père-

Lachaise et l'avoir laissé aller au musée de Rouen.

« Gardez-vous bien, monsieur, lui dis-je, de me faire un procès, car le second tombeau que j'ai placé à l'endroit où notre ami repose m'a coûté le double du produit réel de la souscription. Et dans ce procès, mon avocat ne manquera pas de vous dire que, bien que vous n'ayez dépensé que 50 centimes, j'ai fait graver votre nom, ce qui m'a coûté 7 francs; ce serait donc une réclame dans les journaux que je vous serai fort obligé de m'épargner. »

Le second tombeau de Géricault ne devait pas non plus rester à cette place. Depuis peu, il est placé au musée Carnavalet, à qui je l'ai offert.

Et voici la lettre que j'eus l'honneur d'adresser à M. le préfet de la Seine, en lui offrant ce second tombeau :

Paris, le 20 juillet 1884.

Monsieur le Préfet,

J'ai reçu hier 19 juillet, et du cabinet de monsieur le Ministre des finances, la lettre qui m'annonce que monsieur le Ministre des finances et monsieur le Ministre de l'intérieur veulent bien me

charger de l'exécution de l'embellissement de mon tombeau de Géricault, œuvre d'art que j'ai donnée au musée de Rouen pour sa conservation. Ce monument fut exposé par moi au Salon de 1841, avant d'aller prendre sa place au cimetière du Père-Lachaise, où il resta, de 1841 à 1846, à l'endroit où le grand artiste français repose auprès de son père, mort en 1825.

C'est par son testament, daté du mois de septembre 1841, que le fils présumé du grand artiste lègue une somme fort respectable pour l'embellissement de ce même tombeau, en ayant soin, dit-il, de ne point séparer le nom de Géricault de celui d'Etex, l'auteur du premier tombeau. Le fils de Géricault lègue sa fortune à l'État.

Pour obéir au vœu du testateur, j'ai dû faire fondre la statue en bronze, puis le bas-relief, qui est placé sur la face principale et qui est une reproduction fidèle en sculpture du *Radeau de la Méduse*. Les deux bas-reliefs en bronze également placés à droite et à gauche du piédestal sont les deux copies en sculpture du *Chasseur* et du *Cuirassier blessé*.

Une belle grille en bronze est scellée sur la plate-forme, en granit, comme le piédestal, de la même qualité et provenant de la même carrière, et porte à la base de la plate-forme des caniveaux étant du même morceau. Cela donne un grand caractère de solidité à l'ensemble du tombeau.

Par un sentiment respectueux que je ne cessai d'apporter toutes les fois que j'eus à m'approcher de ces deux corps vénérés, cette troisième fois encore, je

m'appliquai à ne pas toucher aux deux cerceuils. Je fis creuser autour de la terre qui les reçut une tranchée pour bâtir autour un mur en meulière, sur lequel mur je bandai un arc d'une bonne épaisseur. Et au-dessous de cette voûte, avant de combler le vide, je fis sceller et agrafer dans le mur vertical deux plaques de pierre dure, où furent gravés, sur chacune d'elles, les deux noms du père et du fils et la date de leur mort. Puis, ayant réservé un petit vide en face des pierres, je fis tout combler avec du mortier en béton, de sorte que le monument de granit et de bronze est porté sur une masse monolithe formée de meulière et de béton.

Le petit monument d'architecture et sculpture que j'ai l'honneur d'offrir à la ville de Paris a été placé pendant trente-huit ans sur les lieux où les restes du grand artiste français reposent.

Ce petit monument fait partie de l'histoire de l'art de la ville de Paris depuis un demi-siècle; c'est pourquoi, monsieur le Préfet, j'ai été sollicité de l'offrir à ma ville natale.

Dans l'espoir d'une prompte réponse qui, je l'espère, me sera favorable,

J'ai l'honneur d'être, monsieur le Préfet,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Antoine Etex.

Maintenant, il me reste à raconter l'histoire du troisième monument que nous venons de décrire

sommairement, et qui sera inauguré, je l'espère, vers la Toussaint, ou fin octobre prochain 1884.

Continuons, si vous le voulez bien, chers lecteurs, l'histoire assez extraordinaire de ce dernier tombeau.

A la fin de 1882, j'étais à Nice, où je suis obligé d'aller, chaque année, depuis sept ans, m'ennuyer bien fort de mon inaction. Lorsque l'hiver nous arrive, depuis sept ans, il me faut quitter Paris. Nice m'était devenue tellement insupportable que je n'y tenais plus. Juste au moment où je me disposais à partir pour Athènes, ayant fait un emprunt pour effectuer ce voyage que je méditais depuis si longtemps, à mon âge, vu l'état de ma santé, c'était bien audacieux de ma part. Mais une force supérieure me soutenait en m'y poussant. Puis il y avait en moi comme un acte religieux à accomplir coûte que coûte. N'avais-je pas un devoir sacré à remplir : celui de protester de toutes les forces de mon âme, et cela de l'Acropole même, contre le vol de lord Elgin, il y a un siècle, le vol si audacieux des Anglais des marbres du Parthénon ?

Au moment où je recevais de mon notaire de Paris la somme nécessaire pour mon voyage, le même courrier m'apportait une petite lettre de M. Lefèvre, notaire à Bayeux, qui m'annonçait que, par son testament, daté du 22 septembre 1841, le fils de Géricault me léguait 2,000 francs.

Aussitôt, je me mets en route, touché par la grâce divine, auraient dit nos anciens maîtres. Ne me semblait-il pas que, du haut du ciel où il nous contemple, notre cher Géricault m'eût dit : Bien ! va, mon brave, y accomplir dignement ton dernier pèlerinage ! Va à Athènes : je t'en donne les moyens en t'envoyant 2,000 francs pour t'aider à remplir ton mandat avec l'indépendance qui te caractérise.

Aux esprits prétendus forts de notre temps, de rire... de ce que j'écris... Pour les plus sincères, les plus vrais, il y a pourtant là quelque chose qui dépasse le simple naturel. N'importe ; cette nouvelle si inattendue doubla mes forces et en passant à Bologne et à Parme je rendis une petite visite à mes bons amis, nos grands maîtres ; j'allai ensuite à Ravenne, que je n'avais pu

visiter lors de mes précédents voyages en Italie. La vue, l'étude de ces belles basiliques byzantines d'architecture gréco-romaine, étaient une fameuse préface, une belle introduction à ce beau voyage d'Athènes. D'une seule traite, en quittant Bologne, j'atteignis Brindisi que je trouvai une laide station bien digne des infamies de M. Antoine, cet affreux gredin romain; de Brindisi, je m'embarquai sur un vapeur grec.

Mon voyage paraissait devoir être heureux sous l'égide de Géricault à qui je pensais toujours. Un temps magnifique me permit de jouir des merveilles que la nature déroulait à mes yeux étonnés... C'est un enchantement perpétuel que ce voyage, par un beau temps, sur le golfe de Lépante. Nous nous arrêtâmes quelques heures dans l'île de Corfou. Du haut d'une villa, je pus contempler le plus beau des panoramas. D'un côté, la Turquie; de l'autre côté, la Grèce. Nous débarquâmes à l'isthme de Corinthe, que nous traversâmes en voiture découverte, par un temps superbe. Un soleil éclatant éclairait un paysage des plus charmants; les petits oiseaux chantaient

dans la feuillée. Dans quelques années, lorsque l'isthme de Corinthe sera percé, adieu cette jolie promenade pour les voyageurs de Brindisi à Athènes. Il est vrai qu'ils s'y épargneront les ennuis d'un embarquement et d'un débarquement successifs, en quelques heures, ce qui est assez ennuyeux et assez fatigant.

J'étais donc enfin arrivé à visiter la Grèce; j'étais bien en Grèce, à l'âge de soixante-quinze ans, ayant rêvé toute ma vie de connaître cette terre promise de l'art, de cet art sublime qui a occupé toute ma vie laborieuse. La Grèce! rien que ce mot écrit me donne le vertige; ce simple mot évoque en moi tant d'admiration et de souvenirs : religion, poésie, héroïsme, politique, science, architecture, sculpture, peinture, philosophie, tout ce qui élève l'homme par la méditation et par le travail, ce je ne sais quoi qui donne à l'homme et à la femme l'honneur et la gloire de se sentir quelque chose dans l'humanité et pour l'humanité! Plein d'enthousiasme, la tête remplie de ces idées d'*ordre supérieur*, je débarquai, par une pluie battante, sur les quais du

Pirée. C'était à neuf heures du soir; le gaz, les lanternes du port étaient allumés; je me crus un instant débarqué sur l'un des quais de Paris la nuit.

Par le chemin de fer, une heure après, j'arrivais à Athènes, toujours avec la pluie. Très fatigué, je n'avais qu'un désir: être dans un lit et m'y reposer.

Un professeur grec de l'Université d'Athènes, mon compagnon de voyage depuis Brindisi, voulut bien me trouver une chambre à côté de la sienne, à l'hôtel de Grèce. Mais il me fallut gravir quatre étages d'un escalier des plus raides. Il n'y avait plus à choisir, c'était le seul hôtel où il y eût de la place à Athènes. Il est vrai que l'on était en pleine session législative. Tout en montant cet affreux escalier si dur, je maugréais et contre l'hôtel et contre l'hôtelier. Aussitôt entré dans la chambre, je me déshabillai et me glissai dans le lit. Toujours furieux, je ne tardai pas à m'endormir et ne fit qu'un fameux somme jusqu'au matin. Bien qu'il fît à peine jour, à peine éveillé, j'avais hâte de voir la phy-

sionomie d'Athènes. Ouvrant mes volets avec précipitation, quelle fut ma surprise! J'avais devant moi, à ma gauche, le Parthénon. Le but de mon voyage, le Parthénon, était là, sous mes yeux. Et superbe qu'il était à cette heure matinale, avant le lever du soleil, sous un ciel orageux, d'où il s'enlevait en vigueur, il était vraiment magnifique de forme et de couleur. Le rocher de l'Acropole était dans l'ombre, le ciel était d'une couleur digne de la palette d'Eugène Delacroix, dont il me rappelait plusieurs de ses tableaux. C'était beau. J'étais ravi.

Les dieux sont pour moi! m'écriai-je. Et aussitôt je sonnai un domestique de l'hôtel pour demander un guide.

Je n'avais pas eu le temps de prendre ma tasse de lait et de me vêtir, que Manoël, le guide de mon ami Charles Lenormant, et plus tard de son fils, François Lenormant, morts tous les deux, était à m'attendre dans le vestibule de l'hôtel. Ayant fait avancer une voiture, j'y montai. Manoël, sur le siège auprès du cocher, me donnait ses explications de cicerone.

Une heure après, j'étais monté à l'Acropole, et du temple d'Ictinus, sculpté par Phidias, ayant à ma droite l'Érecthéion, j'écrivis ma lettre à la reine d'Angleterre. Et je donne ici cette lettre qui était l'expression sincère de ce que j'éprouvai en ce moment :

Athènes, le 29 janvier 1883 (au Parthénon).

A SA MAJESTÉ

LA REINE D'ANGLETERRE

IMPÉRATRICE DES INDES

Madame,

C'est le cœur navré, c'est l'âme ulcérée que je prends la plume en face du Parthénon.

Vous avez aimé, Madame, aimé dans la grande acception du mot, quoique Reine et Impératrice. Vous avez été fille, épouse et mère. Quoique née sur le trône, vous avez obéi aux nobles lois de la nature dans l'ordre supérieur. C'est pourquoi, moi, humble citoyen, travailleur sincère à l'œuvre du Beau, du Vrai, du Bien, viens-je vous jeter ce cri d'alarme, qui sera entendu du peuple de la vieille Angleterre, au nom de la Justice dans l'Humanité.

Les siècles qui nous ont précédés, et dont nous

sommes les fidèles successeurs, ont eu leur tâche : celle du XIXme siècle est la Justice dans l'Humanité. Après cinquante ans d'attente, après avoir beaucoup travaillé en accomplissant mes devoirs de citoyen et d'artiste, je suis venu en Grèce saluer le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre : dans l'Acropole, l'Érechthée, le Parthénon, l'œuvre de Phidias, l'œuvre de Phidias!... la perfection dans l'art sur la terre.

Là, en présence de cette œuvre sublime si mutilée, j'ai eu des larmes dans les yeux et au fond de mon cœur!... J'ai vainement cherché ce qui nous reste au monde dans ce qu'il y a de plus beau pour nous édifier, pour nous montrer le Beau dans sa simplicité native, dans sa grandeur.

J'ai vainement cherché ces morceaux exquis, inimitables, exécutés là, sous le ciel, sous le soleil de l'Attique : l'œuvre du saint des saints dans l'art, les morceaux de Phidias! A leur place, j'ai trouvé le vide, des ruines... ruines glorieuses, il est vrai, qui attestent la supériorité de l'art grec pour quiconque est doué du sentiment naturel de l'art.

En présence de ce sublime spectacle, Madame, j'éprouve ce que vous avez éprouvé pour ce que vous avez le mieux aimé... et je souffre, et je pleure.

Ils ne sont plus là, ces divins morceaux... où sont-ils? A Londres!... à Londres, se noircissant sous des vitres afin d'éviter l'influence funeste de la neige de Londres sur des marbres dorés par le soleil de la Grèce.

Oh, Madame! Si comme moi, ce matin vous aviez pu voir ce qui reste de ces quelques fragments de

sculpture incomparable, vous diriez : Il faut rapporter à Athènes... à Athènes qui les a produits, ces morceaux... C'est sa gloire... Il faut les rapporter à Athènes.

Le peuple anglais a sa grande part de gloire dans l'histoire des peuples ; il a une belle part dans l'histoire de la civilisation. La terre arrosée par le noble sang de lord Byron réclame les marbres que lord Elgin a emportés en les sauvant peut-être de la destruction complète. Honneur à lui! mais à condition que ce qui a été emporté d'Athènes soit rapporté à Athènes.

Veuillez m'excuser, Madame, d'oser me permettre d'espérer que bientôt l'Angleterre, ayant donné ce noble exemple, sera suivie par les autres peuples, par toutes les autres nations, car tous les peuples sont solidaires, tous, comme les individus dans la société.

La France, l'Allemagne, toutes les autres nations qui possèdent, dans leurs ridicules musées, tant d'œuvres disparates et si mal placées pour les juger équitablement, se feront gloire de ne pas rester en arrière dans le mouvement généreux et rapporteront ces œuvres. Ce qui a été pris, soit par droit de conquête ou autrement, sera loyalement rendu à qui de droit. Car les peuples ne doivent pas l'oublier : voler l'art d'une nation... c'est LUI VOLER SON AME !

« Oui, lui voler son âme... l'art étant, avant tout, l'âme d'une nation; puisque l'art est l'expression de toute vie nationale.

Veuillez m'excuser, Madame, si, dans ma modeste sphère, j'ose m'attaquer à un sujet si haut placé;

mais je sais à qui je m'adresse, et je sais aussi que ma pensée aura de l'écho, non seulement chez vous, Madame, mais chez le peuple anglais tout entier, aussi bien que chez tous les autres peuples civilisés.

La guerre elle-même, dans ce qu'elle a de plus affreux, ne doit pas toucher aux monuments, aux œuvres d'art des nations.

Dans l'espoir que vous voudrez bien accueillir, avec votre bienveillance, cet acte tout spontané, mais réfléchi pendant toute ma vie laborieuse, pendant plus de soixante ans,

J'ai l'honneur d'être, Madame,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble et très obéissant serviteur.

Antoine ETEX,

Sculpteur, Architecte et Peintre.

AUTEUR D'ŒUVRES IMPORTANTES EN SCULPTURE, ARCHITECTURE ET PEINTURE

Honoré de la *Price Medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851

EN SCULPTURE

Le *Groupe de Caïn et sa race maudits de Dieu,* au Sydenham Palace.

Le *Tombeau de Vauban,* aux Invalides.

Les *Groupes colossaux,* 1814-1815, à l'Arc de l'Étoile de Paris.

Le *Tombeau de Géricault,* au musée de Rouen, etc., etc.

EN ARCHITECTURE

Projet d'Opéra.

Monument Raspail.
Monument d'Ingres à Montauban, etc.

EN PEINTURE

Le *Martyre de saint Sébastien,* au musée de Rouen.
Eurydice, musée du Luxembourg, etc.

Aussitôt cette lettre écrite, elle fut portée par moi à la première imprimerie d'Athènes. Tandis que l'on me la composait, je fis pendant plusieurs jours quelques excursions aux environs. J'allai saluer la tombe de mon ami Charles Lenormant, placée sur le rocher près des jardins de l'Académie. J'allai à Éleusis, à Phalère; mais mon idée fixe était ma lettre. Toute mon admiration devant ce qui nous reste de ces temples fabuleux se résumait chez moi en une *protestation*.

Dans mes visites à la ville moderne, je m'aperçus une fois de plus que la niaise imitation, la copie des chefs-d'œuvre de statuaire et d'architecture appliquées à nos besoins modernes, était chose ridicule. Ce triste spectacle ne me sollicitait pas de faire à Athènes un long séjour. Je ne vis personne qu'un jeune Grec, un poète, beau

comme l'un de ces jeunes héros d'Homère, et dont l'histoire ressemblait terriblement à celle d'Oreste.

Ce jeune Hellène, qui voulut bien m'accompagner dans mes excursions, connaissait tout le monde à Athènes et aux environs. Ma lettre imprimée fut envoyée par lui et parut dans tous les journaux. La veille de cette publication, je m'étais rendu chez notre ambassadeur en Grèce, lui apportant le carton qui contenait celles de mes œuvres publiées que je destinais aux élèves des écoles d'art de la ville moderne d'Athènes.

C'était mon cours de dessin avec ses cinquante planches lithographiées, faites d'après les ouvrages des plus grands maîtres; ma Grèce tragique, quarante compositions gravées par moi au trait et à l'eau-forte; puis, d'autres ouvrages littéraires traitant sur l'art.

M. le comte de Moüy, notre ambassadeur, voulut bien me dire que le roi Georges Ier, roi des Hellènes, désirait me recevoir et que, lui, M. l'ambassadeur, se chargeait de me conduire et de me présenter au roi. Bien que flatté et touché de

cette offre bienveillante, je dus prévenir M. de Moüy de vouloir bien m'excuser auprès du roi Georges Ier et de notre ambassadeur, mais qu'il m'était impossible d'accepter.

M. l'ambassadeur paraissant étonné, je dus l'avertir de ce qui se passait : de ma lettre, que j'avais adressée à la reine d'Angleterre, tout imprimée à Athènes, et qui allait partir le jour même pour Londres et paraître dans les journaux; que, dès le jour même, j'aurais l'honneur d'en déposer plusieurs exemplaires au palais du roi Georges Ier, mais que je m'étais trop occupé de politique pendant toute ma vie pour ne pas comprendre que cette *protestation indignée*, j'avais bien le droit de la faire, mais en mon nom propre et comme artiste indépendant, mais tout seul, n'assumant que sur moi-même toute responsabilité, n'appartenant à aucune académie, ni à aucune société savante ou politique. M. de Moüy voulut bien me comprendre.

La lettre parut dans les journaux d'Athènes — chaque jour il en paraît 200 — et fit une grande sensation. Le peuple grec trouvait tout naturel que

ce qui avait été pris à Athènes fût rapporté à Athènes par ceux qui l'avaient pris.

Mon jeune poète vint me trouver pour me dire que les étudiants d'Athènes, ses amis, voulaient me faire une visite de remerciements pour la publication de ma lettre. M'étant informé de l'heure où ces messieurs devaient venir, pour éviter de ma part toute manifestation autre que celle d'un apôtre de l'art et sous sa seule responsabilité, je pris mes dispositions pour gagner le port du Pirée dans la matinée. Ayant laissé à l'hôtel une lettre de remerciements à ces messieurs avec mes excuses, je revins à Nice par Naples et Rome; je revis mes vieux amis les chefs-d'œuvre dans ces deux villes célèbres. Mais je dois avouer que mon esprit était tout entier à la Grèce, à son bel art. Dans cet ordre d'idées, comme artiste, je trouvais l'art des Grecs bien autrement beau que l'art des Romains et celui des Italiens de la Renaissance. Je dois ajouter, d'après certaines confidences d'artistes arrivés à un certain âge, que c'est dans la jeunesse, au moment où les écoles nous ont appris ce qu'elles peuvent apprendre,

qu'il faut visiter l'Italie; plus tard, l'enthousiasme manque pour embellir les œuvres. L'art pur de la Grèce, dont j'étais imprégné, me fit trouver les peintures de Michel-Ange, de la chapelle Sixtine, moins belles; celles de Raphaël, dans les Stanze, subirent le même sort.

Mon âme était tout entière à ce bel art, si simple et si pur, d'un goût si exquis et d'une élévation si grande et si parfaite que depuis j'en suis resté là et que je mourrai avec le culte le plus fervent pour l'œuvre de Phidias, POUR L'ART GREC, en un mot.

Ce voyage me consola de bien des peines; celle de l'oubli, de l'abandon où je me trouvais depuis si longtemps. De retour à Paris, auprès de ma famille, l'outil arraché des mains à l'âge viril, à l'âge où je commençais à comprendre, je m'occupai d'aller recueillir les 2,000 francs, l'héritage que m'avait laissé le fils de Géricault. Je fus obligé de me rendre à Bayeux, où ce brave homme était mort. Là, j'appris de M. Lefèvre, notaire, que, par son testament trouvé dans une vieille malle, le fils de Géricault avait laissé sa

fortune à l'État, sauf plusieurs legs particuliers, entre autres, à une dame qui vit encore; tous les autres héritiers sont morts. Et c'est l'État qui hérite du fils de Géricault.

J'appris avec un bien vif intérêt que, par son testament, ce malheureux paria[1] avait légué une

1. Lorsqu'au mois d'août 1883, je me rendis à Bayeux pour toucher les deux mille francs que le fils de Géricault m'avait légués, je voulus savoir enfin ce qu'avait été la vie de celui qui avait montré un si grand cœur en laissant son bien à l'État, disant, avec un très grand sens, que, vu ses dépenses forcées, l'État était le plus pauvre; puis, en ce qui me concerne, d'avoir bien voulu ne pas oublier celui qu'il n'avait vu qu'une seule fois : celui qui, à ses frais, avait entrepris de faire le tombeau de son père présumé et dont, depuis 1840, il avait été autorisé à porter le beau nom.

Je désirais connaître ce brave homme, dont la vie a été manquée. A Bayeux, je m'informai à peine débarqué et j'appris, par un amateur de pêche que je trouvai dans l'omnibus du chemin de fer, que M. Géricault avait habité pendant plus de vingt ans l'hôtel du Lion d'or, où il était mort à la fin du mois de décembre 1882.

Je me fis conduire à l'hôtel du Lion d'or, une vieille hôtellerie normande où se rendent, pour y prendre leurs repas quand ils n'y logent pas avec leurs voitures, les marchands de bestiaux qui vont à Bayeux les jours de marché.

C'est là que vivait, depuis tant d'années, le fils ignoré de Géricault. Je questionnai d'abord la maîtresse de l'hôtel, une femme grassotte, bien portante et bien fraîche, veuve d'une

assez forte somme pour l'embellissement du tombeau de son père; que sur ce testament il dit encore qu'il veut que le nom d'Etex, l'auteur du tombeau de son père présumé, reste inséparablement lié au nom de Géricault.

J'espère que lorsque l'on verra placé mon der-

quarantaine d'années, qui me donna tous les renseignements désirables. Elle m'apprit que M. Géricault, depuis qu'il habitait son hôtel, n'avait jamais voulu d'autre logement que l'une des plus modestes chambres touchant au grenier.

Dès mon premier repas, au déjeuner où je me rendis et au dîner à la table d'hôte, je mis la conversation sur M. Géricault, demandant sur lui, à ses compagnons de table pendant des années, des détails sur son genre de vie, sur son caractère, etc. Ces messieurs m'apprirent qu'à chacun de ses repas M. Géricault ne desserrait les dents que pour manger et ne parlait jamais; que depuis tant d'années qu'il habitait Bayeux on ne lui connaissait pas un seul ami : « Seul, toujours seul, disaient-ils, il allait chaque jour prendre son café dans une petite boutique. » Ils m'apprirent aussi sur son compte mille choses curieuses, même étranges, et je vis bien, quoiqu'ils ne pussent avoir rien à lui reprocher, sinon, si je pus le comprendre, de les avoir oubliés dans son testament, qu'ils ne l'aimaient pas.

La servante de l'hôtel, une belle brunette normande de vingt-cinq à vingt-sept ans, ma foi, une luronne à qui les hommes ne faisaient pas peur, bonne fille qui l'avait soigné jusqu'à sa dernière h ure, me dit qu'elle l'avait « trouvé un peu bizarre, ce vieux monsieur Géricault, mais qu'il était *bien bon* ». Cette enquête m'apprit à connaître mon bienfai-

nier tombeau, le troisième de Géricault, au cimetière du Père-Lachaise à l'endroit où il repose, l'on trouvera que j'ai accompli mon devoir et que ma dernière œuvre, le *Tombeau de Géricault*, exécutée en bronze et en granit, en toute con-

teur, que je plaignis de tout mon cœur de la triste vie qu'il dut mener à Bayeux.

Ce pauvre homme, malgré ses bonnes rentes, et en bonnes terres encore, comme on dit en Normandie, a vécu misérablement. Il était né malheureux. Jusqu'à un certain âge, il n'avait qu'une pensée : connaître sa mère et la voir. Il ne l'a jamais connue, il ne l'a jamais vue... Que sais-je, la fatalité ! Sa timidité le reprit à la mémoire de son père. Lorsqu'il vint vivre et s'installer à Bayeux, il n'avait plus, il ne pouvait même plus avoir cette espérance, son idée fixe : connaître sa mère !

Les années marchent et la mort arrive; l'enfant né, en 1818, de père et de mère inconnus, d'une trentaine d'années, je suppose, ne peut guère espérer en 1860 de voir vivante celle qu'il cherche depuis son enfance, et ensuite à son âge de raison : sa mère !

Ce qui lui donna l'idée de se fixer à Bayeux fut bien simple : n'avait-il pas là, tout près de Bayeux, le plus fort de ses revenus en une belle ferme, qui se trouvait dans l'héritage de la mère de son père, héritage octroyé par son grand-père avant sa mort, en 1823, au fils naturel de Géricault, de T. Géricault, son fils unique, son Théodore bien-aimé?

Quelquefois, mais rarement, M. Georges Géricault allait visiter sa ferme, voir ce qui s'y passait; mais chaque fois,

science et suivant mes forces, est digne de celui que l'on a voulu honorer. J'ajouterai que, si, par des raisons de haute convenance, je n'ai pas pu exécuter ma première idée, — qui fut de faire enterrer le fils de Géricault auprès de son père pré-

son fermier lui demandait quelques nouvelles réparations. M. Georges, comme l'appelait son fermier, était dur à la détente, et à chaque demande il répondait invariablement qu'il n'avait pas d'argent pour payer ces réparations... Le fermier devait se contenter de cette réponse et faire, s'il le jugeait opportun, exécuter lesdites réparations à ses frais, si celles-ci étaient indispensables.

La bonne fille, qui l'avait soigné et veillé nuit et jour, m'apprit comment, après sa mort, fut trouvé son testament. Les scellés ayant été apposés sur la porte de la chambre où il était mort, le juge de paix vint les lever : dans le coin d'un réduit très obscur se trouvait une vieille malle fermée à clef et comme abandonnée. Malgré sa piteuse apparence, le juge de paix jugea à propos de la faire ouvrir ; après l'avoir fait fouiller et vider, quel fut son étonnement, lorsqu'il trouva, enveloppés et cachés dans de vieux chiffons, *trente-cinq mille francs* en pièces d'or, puis, par un miracle, au fond de cette vieille malle surannée, une petite feuille de papier timbré de trente-cinq centimes : c'était le testament de M. Hippolyte-Georges Géricault, écrit de sa main, à Paris, le 22 septembre 1841, date qui coïncide parfaitement avec le jour de la visite qu'il vint me faire à Orsay, après avoir vu le tombeau de son père, que j'avais fait transporter et placer au cimetière du Père-Lachaise, après qu'il eut été exposé au Salon de 1841.

sumé et de son grand-père, en même temps que le troisième tombeau de notre grand peintre sera inauguré à Paris, — un monument de granit, tiré de la même carrière et tranché dans le même morceau que celui de Géricault, sera placé à l'endroit où reposera non loin de lui, au cimetière du Père-Lachaise, celui qui fut autorisé à porter le nom de Géricault. Et je me sens heureux de lui donner ce témoignage de ma reconnaissance.

OXFORD

éliog. Dujardin. Imp. L

DERNIER TOMBEAU DE GÉRICAULT, PARIS 1884.

Architecture et Sculpture par A. Etex.

DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD

Quantin Imprimeur
Benoit Madrid

R. GERI/E
RRS
302260500